



Nos ancêtres les « Indoeuropéens »

Comme l'écrivait Pierre Chaunu¹ avec ce ton inspiré et ironique qui lui était propre, nous pouvons admettre parmi nos ancêtres ces sympathiques indo-européens venus des grandes steppes qui adoraient le soleil et avaient conçu un système tripartite que Georges Dumézil a exhumé avec bonheur et prudence. Nous pouvons d'autant mieux les admettre que les Grecs, dont nous sommes aussi des héritiers, sont des Indo-européens. Mais ces voyageurs du Nord sont arrivés sans grands bagages et c'est dans la vallée de l'Indus qu'ils sont allés poser leurs arcs et faire reposer leurs chevaux. Là, ils sont entrés en contact avec des populations autochtones, avec les problèmes que l'on sait².

Les Grecs eux-mêmes n'ont pas occupé un pays vide. La Grèce vient de son terroir de l'Orient. C'est la souche sémitique qui a noué la gerbe de toutes les expériences les plus anciennes. La culture grecque que nous avons reçue nous est parvenue par le moule des écrits des Pères de l'Église ancienne. Tout ce qui a été sauvé de la culture antique l'a été par le filtre de la première synthèse judéo-chrétienne. Notre héritage est fondamentalement judéo-chrétien, cela déplaît et ne se dit plus, mais c'est ce qu'on appelle un « fait ».

La dualité des deux cités est fondamentale, et ce n'est pas une invention de la laïcité. La caractéristique sociale de ce judéo-christianisme, c'est l'existence d'un secteur profane séparé du sacré largement autonome du religieux. Séparation qui s'achève au XIXe siècle mais qui est doctrinalement formulée par saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, à la fois philosophie de l'histoire et dogme de la séparation du temporel et du spirituel. Elle introduit l'idée de la double nature de l'homme : politique et spirituelle là où Rome et la Grèce ne lui conféraient qu'une nature politique (ou sociale). Certes, sa nature spirituelle n'était pas totalement ignorée, mais elle se ramenait essentiellement à l'exercice de piété. Dans le monde chrétien, l'homme vit dans la cité, mais il n'appartient pas qu'à la seule cité, il appartient déjà à la cité de Dieu, communauté de saints dont une partie est dans le ciel, - l'église triomphante - l'autre partie sur la terre - l'église militante et souffrante. Le christianisme renouvelle les problématiques de l'idée de société et l'ouvre à d'autres dimensions que la seule dimension du politique. L'état grec - comme l'état romain - enfermait l'homme dans la cité et dans l'Etat, le christianisme rappelle sa vocation à l'éternité, et donc lui ouvre le ciel. A ce titre, elle est une libération. En rendant à César ce qui lui est dû, et à Dieu ce qui lui revient, la liberté humaine est fondée. Si tout est dû à César (ou aux banquiers), la vie en société n'est plus que servitude (s). C'est le programme du monde moderne, relayé par la chimère européenne, avec l'efficacité que nous constatons aujourd'hui.

Si gênant que cela soit pour le vocabulaire égalitaire qu'une certaine courtoisie diplomatique aimerait nous faire employer, il n'y a pas moyen d'ignorer que le développement de l'humanité comporte naturellement une échelle des valeurs ; chaque âge, fût-il le plus primitif, a sa valeur, oui, à laquelle il est impératif de rendre justice. Mais il y a des âges plus ou moins fortunés, plus ou moins privilégiés. Il y a des mondes de civilisation, des groupes humains, des hommes individuels qui sont l'objet d'une certaine élection donnée pour une œuvre donnée ou sous un rapport donné. Que cela nous plaise ou pas. La sagesse inspire ou accompagne toutes les aventures intellectuelles de l'homme. A cet égard, l'Antiquité marque un moment particulier : celui de la compétition des sages, et même de la compétition des humanismes, elle a conduit à un véritable conflit qui en a marqué la ruine. Saint Paul en a été le grand témoin et Saint Augustin qui l'a vécu et surmonté en lui-même, en

¹ Pierre Chaunu, *Histoire et foi, deux mille ans de plaidoyer pour la foi*, éditions France-empire, 1980.

² Bernard Sergent, *Genèse de L'Inde*, Paris, Payot, 1997.

a été le docteur et l'arbitre. Il y a trois foyers d'humanité pensante³. Les grandes civilisations originales, les grands humanismes fondamentaux, nous pouvons les compter sur nos doigts. La civilisation indienne et la civilisation extrême-orientale, celle de la Chine et du Japon. La « romanité chinoise » a eu autour d'elle la même force d'expansion que la romanité gréco-latine. Et il y a la civilisation grecque appelée à devenir un jour la civilisation occidentale, qui repose sur la civilisation méditerranéenne : depuis dix mille ans, l'humanité intelligente, celle qui crée qui invente, qui parle à Dieu, qui désenclave le monde, invente le grain de blé, depuis le Liban, la ville, depuis Jéricho, vingt-deux signes qui expriment tous les discours, et la mathématique - qui est égyptienne et grecque et dont Galilée prétend qu'elle est l'écriture de la nature-, tout vient des rivages de cette mer intérieure.

L'Europe, selon le mot de Pierre Chaunu est une « méditerranée basculée vers le Nord ».

Le « miracle grec »⁴

C'est dans ce cadre qu'il faut entrevoir ce fameux miracle grec.

Une sagesse d'homme, une sagesse de raison se manifeste face à l'immobile et hiératique sagesse de l'orient, et qui se constitue dans son ordre propre, dans la ligne d'œuvre de la raison. C'est une sagesse rationnelle tournée vers le créé dans ses deux manifestations : la Cité et les choses. Elle part des choses, de la réalité sensible, du devenir, du mouvement, de ce multiple qui exerce avec une scandaleuse énergie l'acte d'être. « Ces têtes criardes et légères ont eu le sens du réel offert à notre expérience et à notre esprit d'hommes »⁵.

Une histoire de l'idée de sacré montrerait ainsi que la face du sacré dans le monde antique écrase l'homme et que face à cette puissance majestueuse, écrasante, menaçante, la Grèce et Israël, chacun selon sa ligne ou sa vocation ont œuvré pour et en faveur de l'homme. « Le lieu commun historique prend ici toute sa signification, qui fait honneur à la Grèce d'avoir, en face des écrasantes divinités de l'Orient, relevé la figure de l'homme ». Le christianisme, a accepté l'humanisme gréco-latin et l'a reconnu comme tel, mais ce fut pour « pour le frapper d'éternité » en associant aux autres métaux de l'alliage la coulée dont le ressort interne, le logos secret est la raison brûlante de la littérature biblique » selon la formule de René Grousset.

L'humanisme occidental c'est la fusion dans le même creuset de la philosophie grecque, de l'esprit juridique latin et de la théologie judéo-chrétienne. La notion essentielle qui s'en dégagera est celle de *personne humaine*.

Toute la civilisation occidentale repose sur l'humanisme conçu comme les droits de la personne humaine dans le libéralisme des institutions, qui ne constituerait au fond que l'essence de la culture méditerranéenne, culture progressivement étendue à l'Asie occidentale par Alexandre, par l'Eglise romaine au monde germanique, par l'Eglise orthodoxe au monde russe, par la civilisation anglo-saxonne ou hispanique aux nouveaux mondes. Culture largement diffusée, mais loin d'être universelle. Et culture qui ne repose pas, loin s'en faut, que sur le seul miracle grec.



³ René Grousset, *L'homme et son histoire*, op. cit.

⁴ Luc Ferry se fait encore le promoteur de ce miracle grec.

⁵ Jacques Maritain, *Science et sagesse*, Paris-Bruges, Labergerie, 1935, in *Œuvres complètes*, volume VI, 1982.

Le creuset de la pensée chrétienne occidentale

Au premier au IV^e siècle, un effort de pensée va s'initier, assumé par une élite de penseurs, qu'on appelle les Pères et les Docteurs, et ce dès le début de l'existence des jeunes églises (Justin, Tertullien, Origène, Clément d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, pour ne citer que quelques-uns). C'est au II^e siècle que se forme une élite intellectuelle chrétienne, entre Athènes, Rome et surtout Alexandrie⁶. C'est ainsi que progressivement le monde chrétien va entrer en concurrence avec la culture païenne. La grande opposition de l'antiquité finissante, c'est celle entre le « christianisme » et le « paganisme » qui se décline en une diversité de cultes. Le terme semble frappé, comme beaucoup d'autres d'un interdit d'autant plus massif qu'il n'est pas formulé, le fait n'en demeure pas moins là. Une littérature et un art vont se mettre en place, en concurrence certes, mais aussi avec des points de convergence. Il convient de le dire aux élèves, parce que tout simplement c'est la vérité. Pour le dire, il faut le savoir.

L'une des manifestations de l'humanisme chrétien fut la rentrée d'Aristote en Occident, c'est-à-dire de celui qui avait été la somme de la science grecque en son temps. C'est par lui que la pensée hellénistique a travaillé en profondeur dans l'intérieur de la pensée médiévale, amenant celle-ci à reprendre du point de vue philosophique tout l'enseignement théologique. On admet que le monde arabo-persan a apporté sa contribution à compter du Xe siècle. Mais si « translation studiorum » il y a, c'est de l'univers des Grecs vers le monde arabe.

La philosophie arabe reste de ce fait à bien des égards une branche de la philosophie grecque. La lignée des commentateurs arabo-persans s'ouvre avec Al-Farabi, persan, esprit encyclopédique qui s'est intéressé particulièrement à la question du régime politique, et qui non seulement commenta *la République* de Platon, mais se trouve à l'origine à l'origine d'une tradition d'angéologie développée par des Perses et des Juifs vers le X^e siècle. On l'appelle « l'instituteur de l'intelligence » ou le « Deuxième maître », le premier étant Aristote. Car ce que l'on appelle l'Aristotélisme, est d'abord le nom donné à la doctrine dérivée des œuvres d'Aristote chez le persan Avicenne et l'arabe Averroès puis progressivement adoptés au XII et XIII^e siècle par la Scolastique grâce à l'introduction de la philosophie d'Aristote par saint Thomas d'Aquin. Tout l'effort des hommes de l'École va viser à concilier l'apport de la philosophie grecque avec la théologie chrétienne héritée des Pères de l'Église et d'Anselme. C'est essentiellement Gérard de Crémone l'artisan de ce travail de traduction où se mêlent des ouvrages authentiques d'Aristote à des ouvrages influencés par le néo-platonisme. Parfois, la pensée religieuse ne surmontera pas le conflit : Al-Ghazali, que l'on oppose à Al-Farabi est considéré soit comme le « rénovateur de l'Hégire » ou comme « le fossoyeur de la raison ». Il montre que les philosophes n'aboutissent qu'à des erreurs, condamnables car contredisant le Coran. Déjà. La critique vise principalement l'aristotélisme d'Avicenne. Il sera condamné ensuite par Averroès – qu'on appelle en Occident, le « Commentateur ».

Mais c'est l'œuvre d'Averroès qui sera brûlée par les tenants d'une orthodoxie religieuse qui lui reprochait de déformer les préceptes de la foi. Ses livres seront brûlés à l'exception des ouvrages médicaux et astronomiques.

Perspectives

Résumant l'héritage occidental, Raymond Aron écrit que « l'avenir de l'Europe lui paraît inséparable de trois idées : l'idée de la vérité objective, universellement valable, résultat d'une contemplation pure, d'un effort strictement rationnel ; l'idée de la personne humaine, chaque personne ayant une valeur, personne irremplaçable, libre pour une existence unique ; enfin l'idée de la technique maîtresse de la nature, multipliant les pouvoirs de l'homme et ses possibilités de richesse. La première est d'origine grecque, la deuxième d'origine romaine et chrétienne⁷, la dernière, récente et

⁶ Pouderon (Bernard), *Réflexions sur la formation d'une élite intellectuelle chrétienne au II^e siècle*.

⁷ Elle est en réalité essentiellement chrétienne, mais c'est dans le contexte romain qu'elle a reçu sa diffusion

proprement européenne. Ce qui n'est pas sûr en revanche, c'est qu'elle se poursuive dans un climat spirituel où la personne garde sa valeur⁸. Et ce qui est sûr aussi, c'est que selon toute apparence, au moins pour une moitié de l'humanité qui s'appelle *les femmes*, l'Islam ne garantit aucun droit, ni individuel, ni civiques, et donc aucun statut de « personne ».

BIBLIOGRAPHIE

- Aron (Raymond), « L'aventure de la technique, Discours aux étudiants allemands sur l'avenir de l'Europe », in *la Table ronde*, 1948, n° 1, p. 67-68.
- Chaunu (Pierre), *Histoire et foi, deux mille ans de plaidoyer pour la foi*, éditions France-empire, 1980.
- Freu (Jacques), « L'arrivée des Indo-Européens en Europe ». In: Bulletin de l'Association Guillaume , n°1, mars 1989. pp. 3- 41; doi : 10.3406/bude.1989.1378 http://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_1989_num_1_1_1378
- Grousset (René), *L'homme et son histoire*
- Maritain (Jacques), *Science et sagesse*, Paris-Bruges, Labergerie, 1935, in *Œuvres complètes*, volume VI, 1982.
- Sergent (Bernard), *Genèse de L'Inde*, Paris, Payot, 1997.

massive.

⁸ Raymond Aron, « L'aventure de la technique, Discours aux étudiants allemands sur l'avenir de l'Europe », in *la Table ronde*, 1948, n° 1, p. 67-68.